

La Gazette de France

Fondée en 1631

Paris
Un An : 58 fr
Six Mois : 31 —
Trois Mois : 16 —
Annonces
Ch. Lagrange, Cerf & C
6, Place de la Bourse

Départements
Un An : 66 fr.
Six Mois : 35 —
Trois Mois : 18 —
Directeur :
M. Gustave Janicot

DOUTE ET INQUIÉTUDE

Il suffit d'écouter ce qui se dit un peu partout non seulement dans les groupes conservateurs et monarchistes, mais encore, nous pourrions dire surtout dans les milieux constitutionnels et catholiques, pour apprécier l'impression produite par les événements qui ont provoqué la dissolution de l'Union chrétienne.

Ce ne sont certes pas les monarchistes qui se montrent les plus émus et les plus inquiets.

Les radicaux, par entraînement, résignation ou obéissance, au régime républicain commencent à se demander quels avantages pratiques les catholiques peuvent attendre de cette évolution.

Voilà plus d'une année que le mouvement a été inauguré, et plus les adhésions se manifestent et s'accroissent, plus les véritables républicains multiplient les violences contre les catholiques.

Ce n'est guère encourageant et les plus pressés à conseiller et à pratiquer l'évolution commencent à douter du résultat.

Ce qui les inquiète également c'est ce que deviendront ces conservateurs et ces catholiques que l'on pousse à la République.

Ces gens seront-ils entrés dans la République, ne subiront-ils pas bientôt l'insolence du milieu et, ayant accepté les institutions, n'accepteront-ils pas la limitation, comme faisant partie du régime républicain ?

Cette impression de doute et de désespoir se dégage très nettement d'un article que publie le *Nouveliste de Lyon*, le plus répandu et le plus considérable des organes départementaux sur le terrain constitutionnel catholique.

Nous ne devons devoir reproduire cet article d'autant plus significatif que tout le monde rend hommage à la sagesse et des sentiments et au désintéressement de l'attitude de nos honorables confrères du *Nouveliste de Lyon*.

Après avoir signalé la retraite des catholiques éminents qui composaient le Comité de l'Union chrétienne, le *Nouveliste* ajoute :

Leur abnégation les honore et d'immenses hommages les suivent dans cette retraite, où la continuation d'ailleurs à se dispenser pour toutes les causes particulières de la défense religieuse M. Chesnelong, tout le premier, en donne l'exemple, puisqu'il présidait pour ainsi dire à la même heure la séance publique annuelle de la Société générale d'éducation et d'enseignement, heureuse

garde pour n'avoir ensuite aucune déception.
« L'Unionnisme jette ainsi la situation : « On dit que l'action catholique vient d'être ébranlée ; elle vient, à contraire, d'être fortifiée. » Le *Moniteur de Rome* appelle cette issue « le prélude du succès ».

« Nous en acceptons l'augure, mais nous doutons.

« De nos adversaires, nous n'attendons ni apaisement ni concession. C'est par les poursuites contre les évêques que MM. Fallières, Loubet, Ricard ont répondu à l'intervention de Léon XIII dans la question constitutionnelle. C'est par de nouvelles mesures contre le clergé et les communautés religieuses que les opportunistes et les radicaux répondront aux menaces toujours plus redoutables du socialisme.

« Du corps électoral, nous n'attendons aucun mouvement par un changement d'étiquette. Tout homme de bonna foi savait que nous étions sincèrement ralliés sur la question constitutionnelle ; quant à ceux qui sont de mauvaise foi, ils ne se rendront pas plus à la seconde affirmation qu'à la première.

« Au contraire, ils insisteront davantage pour que, acceptant la République comme nous le faisons, nous acceptions du même coup le bloc de leurs lois républicaines. C'est convenu, nous sommes républicains ; mais ils n'admettront pas que nous le devenions en restant des catholiques.

« Et à force de les suivre, n'y en aura-t-il pas trop d'entre nous qui finiront par les croire ?

« C'est là qu'est le danger.

« Nous croyons qu'il n'a jamais été aussi grand qu'il l'est aujourd'hui.

« C'est pour cela que l'union dans la France chrétienne n'a jamais été aussi nécessaire. »

Le danger signalé par le *Nouveliste* est de ceux que redoutent tous les esprits un peu clairvoyants.

L'exemple récent de M. de Greffulhe, acceptant la législation scolaire et militaire comme conséquence logique de son acceptation des institutions constitutionnelles et républicaines, n'est pas de nature à les encourager.

On doute et on s'inquiète, tel est en ce moment l'état d'esprit de ceux qui, tout récemment encore, étaient si confiants dans le succès et si rassurés sur les résultats.

CHARLES DUPUY.

Nouvelles du Jour

Madame la Comtesse de Paris est partie ce matin pour l'Angleterre, accompagnée de ses filles, les princesses Hélène, Isabelle et Louise et de Mgr le duc de Chartres.

Plusieurs journaux ont parlé d'un projet de mariage entre la princesse Hélène et un fils de M. le duc de Fernand Nones. Nous sommes autorisés à démentir cette nouvelle.

Le *Soleil* annonce que le ministre de la guerre se propose d'exiger à l'avenir des candidats aux écoles de Saint-Cyr et de Polytechnique l'engagement décennal.

Sur la proposition du grand-vizir Djéval-Pacha, le sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur et le directeur du *Journal officiel* viennent d'être mis à la retraite. Ces deux fonctionnaires sont accusés d'avoir, à l'aide de relations secrètes avec la diplomatie anglaise, lancé à l'étranger de fausses nouvelles alarmantes sur la Turquie.

Des élections aux Conseils provinciaux viennent d'avoir lieu en Belgique. Les résultats ne modifient pas essentiellement la force des partis. Toutefois les catholiques l'emportent à Namur qui jusqu'alors était au libéraux.

Le chiffre total des élus est de 176 catholiques et 147 libéraux.

Aux Etats-Unis, les chefs du parti républicain ont décidé de combattre par tous les moyens la réélection de M. Harrison. Ils se sont rendus chez M. Blaine et lui ont prié d'accepter la candidature à la présidence. Le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères aurait répondu qu'il lui était impossible de rien dire de définitif, avant que le congrès républicain l'ait choisi.

On croit qu'une fois désigné par le congrès, M. Blaine reviendra sur ce qu'il dissidit dans sa dernière lettre, où il affirmait qu'il n'accepterait pas d'être candidat. On a remarqué que, ces temps derniers, M. Blaine a soigneusement évité de s'associer aux actes du président Harrison.

Le *Stamboul*, courrier de l'Afrique occidentale, apporte de Kotonou (les nouvelles suivantes :

« Kotonou, le 29 avril, toutes les mesures étaient prises pour recevoir de la guerre attendue. Le wharf est très avancé, il sera terminé dans 2 mois.

« A Whydah, le *Stamboul* a sauvé 100 négres employés par la maison Mante et deux Français retenus prisonniers par les Dahoméens.

« Après une courte lutte ils avaient réussi à passer la barre dans 4 pléques.

« Les Portugais ont quitté Whydah, mais les Allemands continuent à circuler librement au Dahomey.

« Les Mandingues, qui sont en lutte avec les Anglais, ont offert à M. Bally, notre gouverneur à Konaqui, deux canons qu'ils avaient pris et lui ont demandé le protectorat de la France. »

Dernières Nouvelles

Le gouvernement de Mayotte envoie au sous-secrétaire d'Etat des colonies les renseignements suivants sur la mort du sultan d'Ajoupaou :

« Quoique très affaibli par son grand âge, Saïd Omas voulut observer dès le commencement du Ramadan le jeûne prescrit par le Coran et malgré les exhortations de son entourage...

« Il fut essaimé par la compagnie de débarquement du *Zeyneb*, ramené les honneurs militaires au Sultan défunt.

« Un des articles du traité conclu avec le souverain de l'île d'Ajoupaou donnant au représentant de la France, en cas de décès du Sultan, le droit de désigner son successeur, le gouverneur de Mayotte a donné l'investiture à Saïd Mohamed, fils aîné du défunt.

« Le nouveau Sultan d'Ajoupaou est doté d'un caractère d'autant plus vaillant. Il paraît bien le français fidèle et toujours monté dévoué à nos intérêts et à notre influence.

Élection au conseil général :

« Canton de Jussey (Haute-Saône). — M. le docteur Fontemps, républicain, 2,589 élu.

Aux conseils d'arrondissement :

A Beaumesnil (Eure), M. Boudanger, républicain, 714 élu.

A Quilbahu (Morbihan), M. Lorey, républicain, 1,448 élu.

Nancy, 23 mai.

Les attaques des journaux allemands contre les fêtes de Nancy n'ont produit aucune émotion sur notre population. Dans les milieux où l'on s'occupe de questions politiques, on se moque de ces attaques. Nous sommes bien libres de faire chez nous ce que bon nous semble, alors que nous ne protestons pas lorsque Guillaume II va à Metz. Par conséquent, les Allemands n'ont pas à s'occuper du voyage de M. Carnot à Nancy.

La lettre d'invitation des étudiants aux universités étrangères est fort appréciée et on est persuadé à Nancy que les missions allemandes n'empêcheront pas les Alsaciens-Lorrains de venir assister aux fêtes. Un grand nombre de logements sont déjà retenus pour eux.

Le nombre des délégués des universités françaises envoient des représentants, celles de Lyon, de Grenoble et de Rennes exceptées.

Cambrésie, Laire, Lausanne, Veuchâtel, Bruxelles, etc., ont déjà répondu affirmativement. Les délégués seront logés au lycée et en ville.

Vienne, 23 mai.

Les libéraux allemands ont déclaré aujourd'hui, au Parlement, qu'ils voteront en faveur de la réforme de la Valtia, mais en proposant quelques amendements.

Lagos, 23 mai.

Une bataille sanglante a été livrée près de Maybôh et duré trois heures. Les Portugais ont été battus. Ils ont eu 400 morts dont 20 chefs. Les Anglais comptent plusieurs morts dont un officier, trois officiers et 30 hommes blessés.

Le roi de Bénin a été occupé et le roi fait prisonnier.

Hong-Kong, 23 mai.

Des troubles viennent d'éclater sur plusieurs points de la Chine méridionale, notamment à Man-Ting (1) et dans les régions voisines de la frontière du Tonkin.

La population aurait massacré des fonctionnaires qui cherchaient à réprimer les troubles.

24 mai.

La Chambre reprend la discussion du projet de loi sur les Calvades d'Espagne.

M. Aynard a la parole.

« nements établis ne sont point nouvelles.

« Et il en donne pour preuve ce passage d'un discours prononcé, le 25 mai 1825, à la Chambre des députés, par Mgr Frayssinous :

« Que disons nous encore ? Nous disons qu'aucune forme de gouvernement n'a été donnée par le Ciel aux divers peuples de la terre ; que si le fond de la puissance vient de Dieu, la forme vient des hommes. La forme des gouvernements varie suivant les mœurs, les usages, les besoins et le génie des peuples. Quel autorité soit, dans la main d'un seul ou de plusieurs, du bien qu'elle réside dans un Roi et un parlement, ou ensemble, le fond en reste toujours le même.

« L'autorité suprême emporte le droit de commander d'une part, et de faire l'obligation d'obéir en conscience. Cette autorité ainsi entendue entre sans doute dans les desseins de la Providence pour l'harmonie du monde moral, comme la gravitation entre dans les desseins de Dieu pour l'harmonie du monde visible.

« Mais enfin, toutes les choses peuvent subir des variations, et le propre de l'Évangile est de s'adapter à toutes les formes de gouvernement qu'il trouve établies. Il a sanctifié les États populaires comme les monarchies. Avant le seizième siècle toutes les Républiques de la Suisse professaient la religion catholique, et aujourd'hui encore les petites cantons les plus peuplés ont les plus heureux et les plus libres de la terre, sont en même temps catholiques et républicains.

« Il n'y a, en effet, rien de nouveau dans cette doctrine.

« Mais ce qui est tout à fait nouveau c'est l'obligation, que *Figaro* prétend imposer aux royalistes, de se faire républicains.

« Les paroles de Mgr Frayssinous ne justifient nullement une pareille prétention.

Un pauvre argument

La *Paix* approuve chaleureusement la proposition de M. Gustave Rivet tendant à supprimer la formule religieuse du serment judiciaire.

« On sait que, d'après cette proposition, le serment serait prêté « sur l'honneur et la conscience. »

« La feuille républicaine applaudit à la suppression du saint nom de Dieu dans la formule du serment.

« La loi est censée être la même pour tous, sans distinction d'opinion religieuse. Il est donc logique qu'elle soit rédigée de telle sorte que tous les citoyens, sans exception, sans rancune et sans arrière-pensée, puissent coopérer à son application.

« Ce qui serait logique, ce serait l'abolition radicale du serment.

« Vous supprimez, dites-vous, le serment religieux paré à quelques hommes, mais vous le remplacez par un autre. Mais il est bien plus qui font bon marché de la conscience et de l'honneur.

« Pourquoi ménager davantage de

Notes Contemporaines

PETITS MENDIANTS

À la dernière séance du conseil municipal, M. Georges Berry a attiré l'attention du Prof. de la Seine sur le nombre toujours croissant de très jeunes enfants employés à la mendicité par les exploitateurs de la charité publique. D'après ses calculs il n'y aurait pas moins de quarante mille enfants employés de la sorte chaque année dans la seule ville de Paris. Ce chiffre effrayant indique l'étendue du mal et la nécessité par une surveillance attentive d'y porter remède.

Des mille manières dont est exploité la charité parisienne, l'exploitation par l'enfance est certainement la plus fructueuse. Comment refuser une somme à une pauvre femme qui porte sur ses bras un nourrisson de quelques mois à peine, quelquefois de quelques jours et dont la pauvre petite figure a une indigne assez la souffrance ? Aussi le prêt des enfants s'opère-t-il sur une grande échelle. Des mendiants de profession viennent chaque matin à certains bureaux de nourrices et, moyennant une rédevance, on leur ramène un enfant qu'elles rapportent le soir, malade ou bien portant, mort ou en vie, peu importe. Cela s'appelle d'un nom honnête, et se dénomme confier les enfants à une gardienne.

Et sans doute rien n'est plus difficile que d'interdire à une mère de confier son enfant à une autre femme pour être gardé pendant qu'elle-même vaquera à ses occupations, mais en revanche, avec de la bonne volonté, rien n'est plus facile que de s'assurer que les femmes qui mendent avec des enfants sur les bras sont bien les mères de ces enfants.

Peut-il se concevoir quelque chose de plus dangereux pour la santé et pour la vie de ces pauvres petits êtres que d'être ainsi trimballés du matin au soir, par les rues, sous le vent, la pluie ou la neige, car c'est en hiver surtout que cette industrie est fructueuse ?

Et M. Georges Berry a révélé des choses plus horribles encore. Nous savions qu'il existait en Espagne, du côté de la Catalogne, de véritables fabriques de culs-de-jatte, nous ignorions qu'en France il existait des industries de ce genre. Or, hélas ! cela ne peut plus se contester. En Espagne on attache le malheureux enfant dans une caisse, les jambes repliées sous lui de manière à ce qu'elles ne puissent point se développer et on le laisse ainsi pendant des mois jusqu'à ce que les membres inférieurs soient tout à fait atrophiés. En France nous avons d'autres pratiques moins monotoniques et plus

portant le signe abstrait et la formule d'un très grand nombre de nos contemporains. Nous verrons comment cet antique symbolisme a reverdi, ces temps derniers, en M. Paul Roux, qui se nomma, pour l'occasion, sans doute au souvenir de « somptueuses simarres » de M. Jean Moréas : Saint-Pol-Roux-le-Magnifique.

Mais le poète qui résumait avec le plus de perfection, d'éclat, de vigueur et d'ampleur le premier symbolisme est M. Laurent Tailhade. Il a l'air d'un homme et des choses qui brillent : ces froides lumières ont chez lui une ardeur vivante de regards. Ses admirables paysages du crépuscule prennent figure d'idées ; la description qu'il fait de l'imagerie d'un « Vitrail » a la chasteté d'un cantique à la Vierge. Comparez cela, je vous prie, aux pauvretés d'Hérodote :

.... Améthyste (Béryle) Sardolme (Vergil) Émeraude au front cheu de confomours
Mostrant le livre où sont inscrites leurs annales.

Les martyrs en surplis d'ecclarié, les sceurs
Mathe et Matie, aux pieds du maître qui s'incline
Et le voi blanc des sérapihs intéressura.

Bernard dans les vallées, tenoit sur les collines
Les Sibylles qu'Arnand de Moles attente
Prie du Roi Christ feru du coup de javeline.

Et, plus haut, au plain ciel, un cœur d'ôphants
Iporio à

Notre Dame, sur le vallon des banderoles,
Commoit d'amour : « *Av'fellez cœli porta* »

L'estime qu'il serait bien vain d'insister ici sur la belle plénitude de ces vers, leur richesse de sens, la force de leur relief et la molle inflexion de leurs tercets qui se succèdent en nobles volutes latines. Mais je vous prie de saluer la rime ; elle est d'une opulence et d'une ingéniosité qu'on chercherait peut-être vainement chez Mendès ou Banville lui-même. Saluez-la. Je crois que vous ne la reverrez plus. Notez, en revanche, les rythmes comme ils s'affinent, s'assouplissent, se prêtent aux effets de la demi-obscurité et de la demi-voix.

Les symbolistes auraient pu compléter et développer ainsi pacifiquement le Parnasse. Mais voilà que, du dernier val de la sainte montagne, le Tombe ou l'Évanouï relègue mille aventures singulières, élat

apparu un poète dont le génie traitait des révolutions. Converti tout nouvellement au catholicisme, il aspirait aussi à l'ascétisme littéraire. C'est pourquoi il méprisait les idoles vaines, les fimes enrichies d'innombrables consonnes, les pourpres étalées pour le seul orgueil de la Vie et l'Amour stérile de l'art. Il ne blâmait personne, mais sa voix était donc et l'ibu ne songeait guère, après l'avoir ouïe, à ce plaisir léger qui vient des formes et des teintes. Toutes les pompes inutiles se mouraient à son chant et l'on avait envie de chanter comme lui. Quelle description valait ses soupirs d'allégresse et ses larmes de deuil ! Je ne sais si, comme l'a dit M. Emmanuel Signoret, cet étrange poète, ce Paul Verlaine, ramenait dans notre art « la vérité humaine » tout entière, mais je suis sûr qu'il y rapportait, ce qui est d'un prix infini, la vérité de la passion humaine : et par là il nous refaisait avec lui Romantiques :

Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous
No lo déchirez pas avec vos doigts blancs
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux !

Ainsi Paul Verlaine chantait aux fleurs terrestres ses amours. Et puis voilà qu'il élevait les yeux au ciel :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'ampour
Et la blessure est encore vibrante.
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encore là qui tonne
O mon Dieu, votre crainte m'a frappé...

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.
Pour palpiter aux ronces de Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, tristes voyageurs.
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, tristes voyageurs.

Et cette litanie, que l'abrège avec un remords infini, se poursuivait, admirablement douloureuse, sur le plus singulier des rythmes et le plus simple. — Si, comme on l'a pu voir, la rime est l'élément matériel du vers, le rythme, en revanche, en est l'âme. Il en est le souffle et la loi. Non affectant de préférence aucune partie, il les réunit toutes. Planant sur toutes les syllabes, il en déter-

mine le vol. Personne (si j'excepte M. Jean Moréas, n'a mieux contribué que M. Paul Verlaine aux développements des nuances rythmiques.

Il avait eu jadis des relations étroites avec un être singulier dont l'imagination touchait bien probablement au génie, enfant, demi-sauvage par l'inouï délicatesse du sens musical, et quelque peu damné par l'extraordinaire perversité du cœur. Il s'appelait Arthur Rimbaud. Mort ce dernier automne, il avait disparu des lettres depuis plus de quinze ans. Rimbaud était parvenu à récréer les rythmes de ses divines rondes que Gérard de Nerval s'émerveillait d'ouïr chanter aux petits enfants de l'île de France. Paul Verlaine reprit dans les *Romances sans parole*, et *Jadis et naguère*, le développement de ces beaux secrets. Il fut induit par là à de bien fines harmonies. La discrète alliteration, l'emploi de rimes féminines, certains rythmes impairs et des assonances choisies donnèrent mille effets inquiétants et délicieux :

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous pleure
Elle est discrète, elle est légère
Le frisson d'eau sur de la mousse.

On parait des effets moins simples étaient produits :

Des danses sur des rythmes d'épithalames
Bien doucement se pâmaient ou longs sanglots
Et de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes
Bien doucement palpitaient comme des floes

Si de tels rythmes semblaient troubles, songez comme ils reflètent l'état d'incertitude entre la langueur douloureuse et la vie furieuse, où Verlaine a vécu toujours. La magie de ces vers est que son âme y a passé, et c'est là la raison de leur fragilité. Ils ne sont vraiment point limitables, ni maniables. Cette ingénuité du sentiment qui les fait naître n'a qu'à s'évanouir, le charme s'en efface, et le maître lui-même a beau y opposer son seing de grand poète, nous savons que *Zouhour* et *Esturgies intimes*, pour être composées d'après les mêmes procédés que *Sagesse* et *Jadis et naguère*, ne sont point des poèmes dignes d'être relus.

Mais les adolescents, au premier abord, s'y trompèrent. Les premières chansons de

Paul Verlaine étaient si belles qu'aurait-il ils voutèrent ouïllir tout ce qu'ils avaient appris jusque-là. Ils renièrent le Parnasse et se mirent à fabriquer du Verlaine de tout leur cœur. Il avait dénoué la trame de ses phrases en sorte que les songes y parussent moins inscrits que flottants : ils brisèrent toute syntaxe et se dérivèrent des ennuis de la « construction ». Le retour de certaines lettres, de certains mots de certaines phrases donnaient à ses prières, à ses plaintes, je ne sais quel d'enfantin, de traînant et de béjotant : les disciples puerilsèrent plus que le maître a avait fait. Ils remplacèrent toute rime par l'alliteration. Ils chargèrent leurs phrases d'incidentes, de parathèses. A son exemple, ils raffinérent uniquement sur le détail. Leurs œuvres offrirent le spectacle de la pure dissolution ; leur technique donna l'idée d'une chute lente et profonde. On les nomma, non sans injustice, les Décadents. Comme le symbolisme est la logique développement du Parnasse, l'école décadente en est la pourriture.

M. Paul Verlaine ne nous a donc donné ses chefs-d'œuvre des sentiments qu'à la condition de détruire pour plus de sept années chez des disciples innombrables toute morphologie et toute discipline. C'est au prix de cette anarchie que nous avons acquis *Sagesse* et *Amour* : et je ne crois pas que cela soit trop payé.

Enus de ces naufrages, un excellent groupe d'esprits, que Paul Verlaine avait tout d'abord irréparablement détaché du Parnasse, s'en alla chercher par delà Verlaine lui-même de meilleurs leçons. Ils remontèrent à Baudelaire, à Vigny et à Lamartine. Ces néo-romantiques sont fort répandus à cette heure : ils balancent presque le nombre des symbolistes.

Car ceux-ci, étonnés un instant par les démonstrations des jeunes décadents, purent bientôt se reformer. J'y distingue aujourd'hui deux groupes bien divers. M. Jean Moréas guide le plus nouveau. L'autre obéit de préférence à M. Mallarmé.

M. Stéphane Mallarmé est un Parnassien de la deuxième heure. Il se présente en disciple de Baudelaire et nous peignit avec un certain réalisme des « masheurs d'azur »

Morment se dit-on ne se fida amer
Il esquissa encore cette apparition

bien personnel qualifiée de « divine » par Verlaine :

La lune s'attristait. Des sérapihs en pleurs
Rêvant, l'archet au doigt, dans le calice des fleurs...

Mais le vrai Mallarmé ne commença qu'à cette *Après-midi d'un faune*, où il semble que le poète ait pris le voile et soit entré dans la religion secrète d'Isis.

Il s'est montré, depuis ce jour, aussi pudique qu'une vierge, aussi prompt aux alarmes, sans cesse possédé de l'effroi d'être profané. Tant d'écrivains allaient, leurs œuvres à la main, qu'oter le renou et l'argent, qu'il a côté les siennes du mieux qu'il a pu ; et pour les mieux dissimuler, il en a fait le plus grand nombre ; il les a gardées inscrites. S'il lui est arrivé de céder quelquefois à son génie intérieur, il l'a fait en des termes si obscurs et si déguisés que l'on n'y comprend rien, mais que l'on peut y retrouver l'universalité des choses. L'idée y tremble et s'y dérobe. Elle y est cependant : le poète l'affirme. Mais elle ne se livre qu'aux esprits qui l'auraient pu d'eux-mêmes créer. Ceux-là ne tardent point de l'y découvrir par la voix d'une analogie intérieure. Il est vrai que, pour peu que vous sèyez de ses amis, M. Stéphane Mallarmé ne dédaignera point de préciser les suggestions de la parole qui bruirait au fond de vous. Il se prête, dit-on, avec un très grand charme à ces opérations de « maïeufique » littéraire et plusieurs jeunes âmes se glorifient d'avoir été accouchées de ses mains. Heureuses âmes ! Heureux poète qui n'est bien entendu que de ses pairs et compagnons !

Je vous prie de ne point sourire. Il y a dans ces intentions une grande noblesse. Le nom de Mallarmé sera compté au siècle qui vit Ponsot et Jean Rameau ! Et il sera un jour très honorable pour nous tous que ce poète ait composé l'*Après-midi d'un faune* uniquement pour M. Diery et Caliste. Mais la clef du cryptogramme pourra être perdue : la tête restera, celle d'une femme de mystère. Les historiens qui chercheront des mots de bon sens opposés à la subtilité de nos glorieux populations ce sera tant de pudeur et de philosophie.

Mais, pour leur répondre de leur côté, quelques écrivains, à des-voies bien

certaines que ces grands sentiments n'ont pas été jadis. Les insensés s'adonnent à la sagesse : ce sont les plus dévotés qui froignent le mieux l'immonde et le monde sait que les plebs railent et jouer aux princesses. N'y a-t-il pas une noblesse de ce poète un peu d'empire, sa philosophie un peu avancée, un peu de badauds ?

« Il nous semble, dit moi, que M. Mallarmé mit beaucoup de prudence à garder la Beauté. Cette divine fille lui apparaît et déshonore ! Il la juge capable de se laisser à tout venant, puisqu'il la croit amoureuse de ses bandelettes, et la clothe, et la protège, et la verrouille de son mieux ? Heu ! plus de confiance ! La Beauté venant à se sécréter au rustre et l'impur dans la lumière d'un alexandrin de Rameau, plus à l'abri qu'en toutes vos exences et tous vos clairs obstacles. Elle se tisse elle-même son propre boudoir et sa cour splendide obture l'effrayant des profanes. Il lui suffit de rayonner. Seuls, la Beauté est à sa façon, « le Dieu caché » de Mallarmé... »

Et voilà ce qu'on pourra dire de M. Mallarmé. Aussi s'ils se heurtent à penser que cet écrivain, conscience vivante « de tout de jeunes hommes, n'a effectivement plus de conscience qu'il n'a d'esprit. Son genre est tout juste celui de Banville, d'un Banville maigre et si je ne puis parler ainsi d'un Banville grimaux en Sibylle de Cumes. Mais pour quoi M. Mallarmé se marqua-t-il, se crut-il ? C'est bien en ceci qu'il triompha et eut une conscience si générosité et sa philosophie, il nous assure. Les jeunes hommes qui, étonnés un instant par les démonstrations de ces jeunes décadents, purent bientôt se reformer. J'y distingue aujourd'hui deux groupes bien divers. M. Jean Moréas guide le plus nouveau. L'autre obéit de préférence à M. Mallarmé. M. Stéphane Mallarmé est un Parnassien de la deuxième heure. Il se présente en disciple de Baudelaire et nous peignit avec un certain réalisme des « masheurs d'azur » Morment se dit-on ne se fida amer Il esquissa encore cette apparition

MAURRAS

Départements
Un An : 66 fr.
Six Mois 35 —
Trois Mois 18 —
Directeur :
M. Gustave Janicot

La Gazette de France
Fondée en 1631

Paris
Un An : 58 fr
Six Mois 31 —
Trois Mois 16 —
Annonces
Ch. Lagrange, Cerf et C
6, Place de la Bourse, 6

HOMMAGES RESPECTUEUX

Le ministre de la justice et des cultes, par un acte décoratif et chevelu de son honneur, a fait venir de la ville de Rouen dans sa bonne ville de Paris...

Il semblait chaud, mais l'enthousiasme paraissait, assez froid. M. Ricard a répondu à cette indifférence par ses obscurs blasphèmes et ses torrents d'injure...

Ce sont des éloges que le clergé de Rouen doit se glorifier de ne pas mériter. Ce sont des assurances, M. Ricard peut en être convaincu, qu'à Rouen plus qu'ailleurs on tient pour ce que l'on veut, tout le monde sachant quelle est la façon du ministre Ricard de témoigner son respect à l'Église.

On connaît trop les actes du personnage, pour ne pas rire, une fois de plus, de ses hommages. CHARLES DUPUY.

ce classement de faveur qui, dans la pensée du ministre, laisse supposer que ce Diocèse aurait pu par ses complaisances, mériter les félicitations du ministre qui, à l'époque où il était maire de Rouen, poussait le fanatisme religieux jusqu'à demander que la confession fût soumise à une réglementation dont le côté grotesque ne doit pas faire oublier le caractère odieux.

Il semble nous souvenir, en outre, que c'est à Rouen qu'éclatèrent, il n'y a pas longtemps, des manifestations antireligieuses, prélude de scènes violentes dont on eut le scandale le Carême dernier.

Le clergé de Rouen ne doit pas avoir oublié, et il doit penser que M. Ricard pousse un peu loin l'ironie en le félicitant de rester enfermé dans sa haute mission, et en l'assurant des sentiments respectueux de son gouvernement pour la religion.

On connaît trop les actes du personnage, pour ne pas rire, une fois de plus, de ses hommages. CHARLES DUPUY.

Nouvelles du Jour

Le Soleil publie cette dépêche de Rome, 19 juin :

« On m'assure au Vatican que une congrégation de cardinaux se réunira prochainement, à l'effet de décider de la ligne de conduite que devront suivre les catholiques italiens aux prochaines élections. »

« Ce sera la troisième congrégation convoquée dans le même but. L'attitude que le Saint-Siège a prise vis-à-vis des institutions républicaines en France a échoité le zèle des catholiques italiens dont une notable fraction se refuse à comprendre les raisons pour lesquelles on leur interdit plus que jamais de prendre part à la vie publique et de combattre sur le terrain légal pour la défense des intérêts religieux. »

« Presque tous les évêques de la Haute-Italie et bon nombre de ceux du Sud ont envoyé au pape des rapports constatant que les catholiques prendront presque tous part aux prochaines élections générales et qu'ils se plaignent de ne pouvoir le faire officiellement. »

Dernières Nouvelles

Elections au Conseil général : Pas-de-Calais (Canton d'Illecquevillers). M. Houssein, républicain, a été élu par 1506 voix, contre 511 données à M. Boulanger, conservateur.

Basses-Pyrénées (Canton d'Uloron Saint-Marie Est). M. Mendiondo, républicain, a été élu par 1503 voix.

Home, 20 juin. Elections municipales : 14 candidats de la liste libérale sont élus. M. Crispi arrive cinquième. Trois candidats de la liste catholique sont élus.

AUTOUR DE LA DÉCLARATION

On nous communique la lettre suivante écrite à propos de la déclaration de la Droite par notre ancien collaborateur et ami, M. Léopold de Gaillard :

« Il n'est pas commode de bien comprendre le débat si étranger à notre temps qui a fait rage un moment entre nos amis de la Droite à propos de la déclaration si française qu'ils viennent de publier. J'ai lu les pièces du procès, quelques-unes avec le respect qui est toujours dû aux actes de l'autorité spirituelle, toutes avec le désir le plus sincère d'être éclairé et convaincu. Je crains fort d'en être pour mes bonnes intentions. »

« Il m'a semblé cependant que le Saint-Père nous demande surtout de renoncer à confondre la cause de l'Église avec la cause de la Monarchie et de laisser l'autel se défendre seul sans y mêler la défense du trône. De cette façon, les républicains pourront, tout comme les catholiques, se signaler par leur zèle en faveur de la religion sans craindre de faire de la politique réactionnaire. »

lors il ne fut plus question de l'antique alliance de l'autel et du trône, si ce n'est en faveur du trône impérial, comme le prouvent tous les documents épiscopaux de l'époque. Le silence le plus absolu se fit aussitôt sur la monarchie exilée.

« Une fois rétablie par les événements, celle-ci, qui n'en était pas morte, continua à se laisser de plus en plus, et le royalisme des Chateaubriand, des Berryer, des de Serre remplit de nouveau le rôle qu'il jouait autrefois. Bien que la liberté de conscience ait toujours figuré parmi ses plus chères revendications, l'essentiel de son programme n'en est pas moins le maintien ou le rétablissement de la royauté traditionnelle et libérale. C'est ce que rappelait dernièrement Monsieur le Comte de Paris en écrivant : « Nous ne sommes pas un parti religieux, nous sommes un parti politique. »

« Comment s'expliquer qu'on ait pu croire que la parole du Pape ait voulu cette fois aller plus loin et se prononcer contre les monarchistes dont le seul tort est d'être hors du pouvoir, et pour les républicains, dont le seul mérite est de persécuter la religion ? Il est cependant bien évident que le meilleur moyen d'augmenter la force de résistance de l'Église, n'est pas de licencier la seule armée qui se soit levée jusqu'ici pour sa défense. Il est certain aussi qu'imposer aux royalistes de renoncer à la royauté et d'adhérer sur-le-champ à la République, serait oublier qu'en France du moins, l'honneur compte encore pour quelque chose dans la vie de ce monde ! »

« Aussi m'est-il démontré que le Pape n'a jamais rien dit de pareil, et que s'il se trouve des gens pour lui prêter de telles exagérations, c'est que certaines voix entendues avant la sienne avaient d'avance tout poussé à l'extrême. »

« Une des conséquences les plus fâcheuses de tant d'imprudences, c'est que la question de droit devait nécessairement être posée, et une fois posée, être résolue. »

« Vous avez vu de quelle main sûre et délicate nos députés s'en sont chargés. Ils ont dû rappeler que le pape de Léon XIII n'est pas celui d'Innocent III ou de Boniface VIII, qu'ils ont toujours séparé la religion qui vient d'en haut, de la politique qui dépend des temps et des lieux ; que le gouvernement de chaque peuple est affaire d'Etat et non d'Église, que le César d'aujourd'hui qui prend tout, si on hésite à faire sa part, s'appelle l'opinion publique. »

à ceux du treizième siècle ? Qu'on nous laisse seuls à réclamer pour l'indépendance du citoyen à côté de la soumission du catholique, et il sera prouvé une fois de plus que le dépôt des traditions qui ont fait la France vit chez nous et pas ailleurs.

« Nos amis peuvent être fiers, mais nous ne sommes pas fiers de retrouver chez Monsieur le Comte de Paris ce sentiment qu'il soit connu si vif chez Monsieur le Comte de Chambord. Nous n'avons qu'à supplier nos représentants de persévérer dans une voie à la fois si nationale et si politique. »

« Si nous habitons les États-Unis d'Amérique, nous résisterions par les mêmes arguments à toute propagande en faveur de la Monarchie. Ne nous laissons pas dire que le principe héréditaire a fait son temps et que l'avenir est muré devant lui. Si vieux qu'il soit, c'est encore sur lui que repose la société tout entière. Voulez-vous savoir quelles chances de retour à la Monarchie ? Comptez, si vous le pouvez, toutes les chances de mort de la République ! »

« Puis, ne nous a-t-on pas trop reproché le prétendu droit divin de nos rois pour que nous allions admettre, sans y regarder de très près, le droit divin de la République ?... »

« Le Figaro, comme tous les journaux, qui ont intérêt à dénaturer les opinions des droites parlementaires, avait publié des renseignements fantaisistes sur l'attitude des députés royalistes. M. Bocher lui a adressé, à ce propos, la lettre suivante : »

« Monsieur le Rédacteur en chef, Les renseignements publiés par le Figaro d'aujourd'hui sur les royalistes du Sénat sont, en ce qui me concerne, inexacts. Si j'avais été appelé avec mes collègues de la droite à exprimer mon opinion, elle eût été conforme à celle des royalistes de la Chambre. Agréez, etc. »

« Nous recevons la dépêche suivante de Nîmes, 19 juin : Hier soir, les membres du cercle Saint-Charles, réunis sous la présidence du comte Jules de Bernis, député, à l'occasion de concert annuel, ont voté par acclamation la motion suivante : Les membres du cercle Saint-Charles, réunis à l'occasion de leur concert annuel, félicitent la Droite... »

Notes Contemporaines

UNE CRISE DE VERTU

M. Coussot, député de la Corrèze, est un homme fort estimable. Il est vertueux. Il ne peut comprendre que l'argent des provinciaux serve à payer les entretiens des demoiselles fort peu vêtues que les dits provinciaux ne seront jamais appelés à contempler, ou à priver les grâces callipyges de cet être extraordinaire que l'on appelle un daineur. Régulièrement tous les ans il fait sur ce thème un petit discours ; régulièrement tous les ans la majorité l'écoute en riant et vote les appointements des danseuses et des danseurs.

Cette fois M. Coussot vise plus haut. Il va interpeller le ministère sur l'accueil qu'il fait aux recommandations de MM. les Députés. Et M. Coussot ne se plaint pas qu'on l'ait mal reçu dans les bureaux des divers ministères ni qu'on lui ait fait faire antichambre trop longtemps. Il voudrait au contraire que chaque fois qu'un député écrit à un ministre pour lui recommander quelqu'un, pour lui demander un bureau de tabac, ou un bout de ruban quelconque le ministre l'envoyât promener. Ce qui permettrait à M. Coussot de rester tranquille chez lui, au lieu d'avoir à courir de ministère en ministère pour faire les commissions de ses électeurs.

« Et si le ministre lui répond : « Mais, cher collègue, envoyez donc vous-même promener vos électeurs. » M. Coussot répliquera qu'il ne demanderait pas mieux, mais que ses électeurs l'accuseront alors ou d'avoir peu d'influence ou de manquer de complaisance ; tandis que si tous les ministres adoptaient comme règle fixe, invariable, d'envoyer promener tous les députés, lui, M. Coussot, pourrait dormir tranquille en songeant à ses électeurs. Il serait dans la position des critiques dramatiques à qui leurs tailleurs n'écrivent plus pour demander des loges depuis que les directeurs de théâtre ont supprimé tous les billets de faveur. »

« Les ministres pourraient peut-être dire à M. Coussot qu'il se berce de quelque illusion. Car si les électeurs ne lui écrivent plus pour lui demander des rubans ou des bureaux de tabac, ils lui écriront pour lui demander de renverser ce ministère bourru qui refuse d'écouter les représentants du peuple. Il me semble me souvenir qu'on des temps légendaires il y eut un ministre nommé Waldeck-Rousseau qui osa dire du haut de la tribune... »

LES NOUVELLES ÉCOLES

— Les Néo-romantiques —
— Précédents — Les Romantiques

SUITE

« Stéphane Mallarmé auquel nous en sommes restés n'a point perdu son temps. Il n'a pu sembler et pendant dix années, de son appartement de la rue de Rome, il a écrit aux poètes le conseil salutaire de Saint Paul, que le visible doit confesser l'invisible. Ses disciples ont travaillé à découvrir le mot mystérieux du monde, ils ont fait de leur mieux pour donner aux aspects qu'ils voyaient des voix et des murmures d'âme. Mais ils n'ont point cessé d'être certains de ces aspects. La vieille description parnassienne les possédait et leur pensée ne s'est pas de cette gaine lourde. Ils ne connotaient point, au milieu des formes vivantes, leur propre liberté. Bien plus, ils se placent, par une erreur singulière, à l'extérieur sans cesse. Ce que M. Moréas appelle, en 1885, de « somptueuses sinarres », ce que M. Saint-Pol Roux le Magnifique a nommé, depuis, ses « magnificences », tout ce luxe un peu pauvre d'épithètes, pompes et de phrases à longues queues, complètes et critiques sensés comme des moyens d'expression, redevenaient des fins. On retournait par cette voie aux pires journaux du Parnasse. Car l'idée ainsi longévité se perdait aux flots de sa traîne. Comment la fragile psyché se fut-elle montrée à travers tant de plus de matières bariolées? Que ces lectures sont épaisses! Que ces armures sont pesantes! L'esprit des poètes eux-mêmes perdait de vue la pensée qu'ils voulaient

d'engendrer : je sais plus d'un symboliste à qui advint cette infortune. Elle n'est pas nouvelle. Deux symbolistes excellents du XIX^e siècle, Dante et Guido Cavalcanti, se raillaient à plaisir de leurs mauvais imitateurs « qui, après avoir rimé certains sujets « sous le vêtement des figures et des couleurs de rhétorique, interrogés et pressés, » ne pouvaient déshabiller leurs paroles, de « manière à faire voir et comprendre quel sens était dessous. » C'était à leur très grande honte, ajoute la *Vita Nuova*. Quoi qu'en aient dit Hegel et M. Emile Blémont, l'art symboliste est le plus noble des arts : mais, le plus difficile au lecteur, il est aussi le moins praticable au poète. Les médiocres n'y vont point. Il demande un don merveilleux de simplification, de réduction à l'unité. C'est l'honneur de M. Jean Moréas d'avoir, le premier, satisfait à cette condition. Avec une pénétration qui est rare chez les poètes, il a vu que le symbolisme n'était, en vérité, qu'une forme de l'art classique.

Ne sont-ce point, en effet, des entités passionnelles qui s'agitent, chez Jean Racine, sous des masques vivants? On a accusé ce poète et tous ses ascendants, jusqu'à Charles d'Orléans et Jean de Meung, d'avoir réalisé des abstractions. C'est leur gloire, en effet, que d'avoir incarné un peu d'éternité. Et les *Fables* de la Fontaine, unies aux mythes délicieux de Fénelon, qui sont restées le catéchisme de l'éducation dans notre pays, montrent suffisamment que cet art est la pure et simple expression du goût national.

Ce goût et cet art, affaiblis au XVIII^e siècle malgré le merveilleux effort de Voltaire dans la prose, et, en vers, de Chénier, se perdirent au XIX^e. Les imaginations, selon qu'elles avaient été stupéfaites ou excitées par les révolutions, se donnèrent les premières à la représentation pittoresque du monde, les secondes à l'expression directe, animale, vulgaire, des passions, des pensées et des rêveries : Romanisme ou Réalisme (1), c'était la deux arts incomplets, étrangers par leurs origines au génie de notre nation. Nous n'y avons guère excelle, malgré tant d'esprits distingués, qui s'y essayèrent. Et l'on a remarqué que si nos réalisations valaient point ceux d'Angleterre, nos romantiques de ce renouveau. Pour les classiques, il s'en trouve encore de nos jours, ils ont mille motifs de tenir en horreur ce rythme sin-

gulier qui oublie quelquefois la rime et s'emporte jusqu'à chanter des vers de quinze, seize et vingt-deux syllabes. Son vocabulaire archaïque, sa syntaxe subtile, proncée, riche en ellipses, ses musiques savantes déconcertent les bons esprits. Je crois bien que M. Fouquier croit M. Camille Doucet plus proche du Racine que M. Moréas.

M. Moréas a senti qu'aujourd'hui le temps des Germaines et des Anglo-Saxons était passé. Ces lourdes « nourritures » ont pu un moment être utiles : elles ne seraient désormais que funestes. Il s'agit donc de renouer cette « chaîne galloque » qui va de Thibaut de Champagne à Ronsard, à Racine et à André Chénier ; de retrouver la ligne harmonieuse, le parler simple, le chant pur de nos lyriques véritables. Moréas a fondé à ce dessein l'école romane, dont il est, après tout, le premier écolier, puisque, respectueux du principe qu'il a posé, il prépare une édition allégée, épurée, de ce *Précis passionné* qui fit tant de bruit l'an dernier et que M. Jean Lacroix a honoré ici d'objections courtoises et fines.

On faisait un jour des reproches à l'un des sages de ce qu'il louangeait de préférence ses amis. « Si je les loue, répondit-il, cela ne vient aucunement de ce que je les aime : je les aime, parce qu'ils me semblent dignes d'être loués. » Je conviens que je suis l'ami de M. Moréas pour les mêmes raisons que ce sage donnait. Et M. Moréas me plaît aussi à proportion du déplaisir qu'il procure à tout ce que Paris compte de Belges et de Scythes, de Hollandais et de Yankees. Les Juifs ne l'aiment guère ; car, étranger comme eux à notre nation, il ne l'est point à notre race et fut leur cosmopolitisme. Fort érudit et fort instruit de ce qui touche à son métier, doué d'excellente mémoire, il est prompt à l'attaque, pare bien, et la simplicité rude et brève de sa parole lui a fait plus d'un ennemi. Au surplus, ni les parnassiens ni les romantiques n'auraient de raison de le goûter ; beaucoup des symbolistes et des néo-parnassiens redoutent ce tyran des mots et des syllabes. Et les descendants, comme de juste, des descendants de ce renouveau. Pour les classiques, il s'en trouve encore de nos jours, ils ont mille motifs de tenir en horreur ce rythme sin-

gulier qui oublie quelquefois la rime et s'emporte jusqu'à chanter des vers de quinze, seize et vingt-deux syllabes. Son vocabulaire archaïque, sa syntaxe subtile, proncée, riche en ellipses, ses musiques savantes déconcertent les bons esprits. Je crois bien que M. Fouquier croit M. Camille Doucet plus proche du Racine que M. Moréas. M. Fouquier se trompe et beaucoup de monde avec lui. Je ne suis si je réussirai à montrer nettement cette erreur ; mais, avant d'y venir, je tiendrais à faire connaître le personnel avec les œuvres des esprits distingués auxquels M. Jean Moréas vient d'opposer son esthétique.

II

Je n'ai pu m'empêcher en vous entretenant du premier symbolisme, lorsque ce groupe commençait à se séparer d'avec les Parnassiens, de vous citer quelques beaux vers de M. Laurent Tailhade. Vous n'avez oublié, je pense, ni leur éclat ni la musique profonde et douce qu'ils rendaient. Depuis huit ans, M. Tailhade n'a point cessé d'accroître le trésor de ces harmonies. J'aimerais le montrer par quelque citation nouvelle, si l'espace n'était compté. Qu'il me suffise d'ajouter que M. Tailhade, en disciple excellent de Banville et d'Hugo, joint au lyrisme le plus grave un esprit satirique d'une belle acreté. Ses ballades *Au pays du mystère* sont de terribles erinnyes. Elles chantent les pieds de M. Péladan et de M. Rameau. Mais cela vaut-il la peine d'être chanté? Que je préfère à ces malices les poèmes milturgiques où M. Laurent Tailhade se montre petit-fils des hymnes latins du XII^e siècle, et nous dit les jardins mystiques et le sourire surhumain des vierges qu'il y voit :

Dans le nimbe ajouré des vierges byzantines
Sous l'aurole et la chape de drap d'or.

M. Tailhade a fait école et peut-être sans le savoir. Il faut lui rattacher l'épigramme qui fut aussi l'épave de M. Catulle Mendès et qu'une mort précoce a ravi aux lettres : M. Pierre Quillard, qui tient, en outre, de M. Leconte de Lisle, dans le *Gloire du Verbe*, et dans le *Vaincu du Verbe* (armées parlantes) des poètes auxquels M. Quillard aime tout rapporter ; M. Edouard Dubuc, qui vient de chanter quelles sont les tristesses qui ten-

vaissent « *Quand les violons sont partis* », (c'est le titre de son recueil), et qui mêle aux décorations catholiques de M. Laurent Tailhade quelques unes des mélodies chrétiennes de Verlaine.

Mais, on l'a vu, le symbolisme évoluait vers M. Mallarmé. Tout le monde sait que le vicaire de Mallarmé, son lieutenant et son prophète, est M. Henri de Régnier. Il est difficile de ne point adorer certains vers de M. Henri de Régnier. J'en trouve un d'admirable à la première page de son premier recueil, *les Episodes* :

Parfums d'algues, caïeux des soirs, chansons des
français...

Mais le vers suivant ne vaut rien : et j'estime impossible de nommer un poème de M. de Régnier où l'égalité ne soit point échaquée et criante. Elle me choque davantage chez un poète qui se montre soucieux de son Art au point de séparer hautement sa fortune de celle de Verlaine et de répudier le chant discontinu du « pauvre Lélian » Il a mal profité, à cet égard, des leçons de M. Mallarmé. Mais il a su en retirer des inflexions, des procédés, et ce lustre glacé qui fit la gloire des écrivains du Parnasse. M. de Régnier a donné, depuis *les Episodes*, des *Poèmes anciens et romanesques* où il peut distinguer d'agréables *Scènes au crépuscule* :

En allant vers la ville où l'on chante aux terrasses,
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de
flamands...

Tel qu'en songe, qui vient de paraitre, n'ajoute rien à la renommée de M. Henri de Régnier et il ne semble pas que, depuis une année, ce poète ait rien développé de neuf. Par son usage du vers libre, par le mélange singulier d'une langue où toutes les syntaxes se confondent sans s'harmoniser, il semble qu'il ait justifié l'épigramme malicieuse de M. Adolphe Retté : *est l'opportunité du symbolisme*. — Un poète avait fait avant M. de Régnier de grandes promesses aux amis de l'art symboliste : c'était M. Gustave Kahn. Ce jeune Belge, en de certains articles de théorie esthétique, ébauchait des programmes qu'il put être excellent de réaliser, mais les *Poèmes romanesques* vinrent déromper les admirateurs qui s'étaient préparés. — M. Adolphe Retté,

dans *Théâtre des Brumes et Cloches dans la nuit* a manifesté plus de maîtrise que M. Kahn et heureusement plus de vie que M. Mallarmé. — M. Stuart Merrill nous montre une variété du néo-parnassisme et du symbolisme. Ses livres, *les Fastes*, *les Gammes*, abondent, comme on pense, en acécis de pourpres et de cymbales. M. Stuart Merrill paraît vouloir user, dans son art, de la théorie de la coloration des voyelles émis dans un vieux sonnet ironique de Rimbaud : on lui reproche un emploi excessif des alliterations. Il en met trois ou quatre par vers. Celles-ci sont presque célèbres :

La bleme lune allume en la mare qui lui,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie...

Mais, par certains endroits, M. Stuart Merrill se rapproche du Moréas des *Clairières*. Il s'écarte d'autant de M. Mallarmé, de qui M. Paul Valéry a su devenir le disciple intelligent : j'ai bien peur qu'il ne soit seul. Très jeune, M. Valéry est déjà fort habile. Ce que j'ai vu de lui montre qu'il saura se servir de son art et sortira de cette virtuosité pure où s'allardent tous ses amis.

M. Saint-Pol Roux le Magnifique fait de très grands efforts, à peu près dans le même sens. Rien ne marque mieux la stérilité de la plupart des symbolistes que les formes des manifestes, du « magnificence » : ils font tout simplement écho aux déclarations de 1885. Même révolte contre l'expression sèche de l'idée ; même ennui et même dégoût du pittoresque. On voit bien, aux phrases de M. Pol Roux, que ni M. de Régnier, ni M. Kahn, ni M. Merrill n'ont encore donné à la pensée son vêtement, aux aspects du monde leur sens. Et M. Tailhade lui-même ne le satisfait pas non plus. Il manque à tant d'efforts habiles ou sincères une aisance, une liberté, qui seules eussent permis de rencontrer le Simple. M. Paul Roux, du reste, fait des vers pleins de charme, et chez lui, ainsi que l'a dit M. Anatole France, « le sentiment du beau s'allie d'une façon singulière au goût du joli. » Si l'on est admirablement toujours, il ne cesse point d'ambuler, de puis et d'après, ce n'est certes pas M. Paul Roux qui le néo-platonisme, à l'élégance, tout le fait, entouré, au lieu d'aspérisse, la louche, entoure, qui vient du Parnasse.

Et ce ne seront point davantage les romantiques, ni ceux des élaves de M. Paul Verlaine qu'il convient d'appeler, à leur souhait, les Décadents. J'ai nommé « romantiques » des esprits excellents qui, bien avant que l'influence de Verlaine dominât ou sans la recroquer de façon trop directe, chercheront, comme lui, des maîtres chez les écrivains extérieurs ou antérieurs au Parnasse : Villiers de l'Isle Adam et Marceline Desbordes-Valmore, Tristan Corbière et Baudelaire, Lamartine et Vigny. Il en est de très jeunes et quelques-uns sont nos aînés. Le public les accepte sans trop de difficulté. On ne s'insurge point contre les œuvres de M. Charles Le Goffic, qui sont d'un romantisme initié de près aux cultures classiques, et M. Albert Jouve n'y est guère chicané que pour sa qualité de mage ; qui voudrait plaisanter les beaux poèmes métaphysiques des *Lysimachs* et son *Leur Jugement* ?

Profonds lys ténébreux, vous êtes le symbole De la kaballe obscure et de mon triste cœur...

Il faut en dire autant des belles *Prêtres* de M. Jules Bois, des poèmes subtils et tendres de M. Paul Guigou. Les délicats n'ont point oublié telles strophes de la *Cathédrale merveilleuse* ou, mieux encore, de la *Maison solitaire*.

La créante de l'amour émanait de vos œurs Et la soif de l'amour brûlait dans vos calices O roses de ces nuits aux mortelles délices, O roses de jadis aux suaves liqueurs !

Ce n'est la faute de personne, si l'on ne cite point davantage les beaux ouvrages de M. Louis Le Carbondon (qui touche, lui, à un symbolisme) ; car ils sont presque inédits. Il me semble que les lecteurs les plus prévenus n'auraient point de peine à admirer son ode « à un jeune aède » :

Aède aux yeux de nuances douces...

ni surtout ce merveilleux *Paradis des enfants* que je trouve dans le plus récent numéro d'une jeune revue, *L'Érmitage* (1) :

Ah ! ne plus trassiller dans joies inquiète Qui dût qu'elle nait sent qu'elle va mourir. S'enivrer d'un bonheur toujours sûr de seoir O vos profonds regards qui n'êtes pas intentions Tendresses dont l'ardeur s'enveloppe de songe Cheveux qui vous mêlez, vous êtes leur esprit !

M. Emile Michelet et M. Stanislas de Guaita M. de Venancourt et M. Mathias Morhard, M. Emmanuel Signolet et M. Rodembach

1. Les revues consacrées à la nouvelle littérature sont nombreuses. La plus brillante est assurément le *Mercure de France* : on y trouve, dans un ordre excellent, le plus grand nombre des Nouveaux et des Romantiques, entre lesquels se détache un prospectus d'une singulière saveur, M. Henry de Sodenst. Il faut noter aussi, avec l'*Érmitage*, le *Pléiade*, qui a fait de belles campagnes, la *Actus Blanche*, où paraissent d'excellents articles dirigés de M. Lucien Mallé, la *Revue Indépendante*, les *Revue des Lettres* et le *Journal des Lettres* dirigés par M. de Venancourt.

J'unis à plaisir, les noms, les origines, les âges les plus différents participent de même à cette renaissance du lyrisme des romantiques ; et M. de La Vilhervé, l'auteur de la *Chanson des cours*, de *Toute la Comédie*, et des *Armes fleuries*, qui se présentait l'autre jour à l'Académie au grand étonnement des mêmes niais qui ont applaudi à l'élection Lavisse, M. de La Vilhervé, malgré qu'il soit né en 1853, appartient à la même troupe. J'admire et aime ces poètes, je les crois sur le point d'obtenir devant le public deux ou trois grands succès prochains ; mais je n'ai guère foi dans l'avenir de leur formule. Elle a servi depuis 1820 à cinq générations d'écrivains. Elle a donné ses œuvres. Elle a montré de cent façons ses lacunes et ses faiblesses. Elle est trop incomplète, et trop usée pour triompher de ce Parnasse que domine, il ne faut point l'oublier, le front neigeux du vieil Hugo (1).

Restent donc les poètes qui furent romantiques à la manière de Verlaine. Le meilleur de tous nous est mort depuis plusieurs années. Il s'appelait Jules Laforgue, la gaminerie drôle, la tendresse, le mélodisme faites poète. Il ne faut point aller le jnger sur une page ouverte au hasard des curiosités d'un moment ; ses amis seraient sages de ne point publier ses notes de blanchisseuse ni les bonshommes qu'il faisait sur son papier avant d'écrire. C'était un esprit merveilleux. Il a trouvé dans le vers libre, le vers assonnant et défilé que lui avait légué Rimbaud, des inflexions qui sont divines. Sa langue, infiniment mauvaise, est pleine de saveur ; barbarismes et soldismes y font un beau ragout. Je ne crois pas qu'il soit permis d'en admirer l'auteur ; il faut le comprendre et l'aimer. Il faut avoir dans sa mémoire quelques vers du *Pauvre jeune homme* ou de la *Complainte de pianos dans les quartiers aérés* :

Tu l'en vas et tu nous quittes, Tu nous quittes et tu l'en vas.

Ne faudrait-il pas rattacher à M. Viéld Grifflin un singulier poète belge, M. Mocket ? Je nommerais encore, entre les excellents élèves de Verlaine, M. Ernest Raynaud, pour les délicieux sonnets trimétriques des *Cornes du Fauve* ; M. Charles Monck, qui est plutôt un critique, M. Fernand Mazade dont la poésie, M. Anatole France, « exprime les tristesses des choses et plaint les douleurs des cœurs » et de qui nous avons de beaux sonnets de quinze vers ; M. Charles Vignier, tenu, fragile, sensitif ; enfin, M. Maurice Muelerlinck, dramaturge puissant, écrivain imparfait et de qui l'on aimerait mieux ignorer les strophes maladroites, d'inspiration romantique, de *Sorres chaudes*, M. Westerland, qui met tant d'âme dans sa prose, ne pourrait-il écrire des vers moins secs et moins laborieux ? — Cette revue sera complète lorsque j'aurai joint au nom de M. Dumur, qui pratique à la suite de Paul Verlaine l'art de renouveler la prosodie française le nom de M. Du Jardin, qui trouve la simplicité tout auprès du dard et celui du fondateur de l'évolution-instrumentalisme, M. René Ghil qui s'obstine à nier à la mauvaise foi pour peu qu'on se permette de trouver ses vers ridicules. Qu'y faire, s'ils le sont ? — Mais ce sont des vers instructifs. Je ne vous conseille point de les lire ; jetez-y seulement un coup d'œil ; vous verrez clairement comment, le romantisme de Paul Verlaine ayant conduit à la décadence de la Impure, est descendu à bout, à son tour, à des formes

Grifflin ? Il aurait aussi bien sa place aux côtés de M. Henri de Régulier, dont il fut en plus d'un point l'initiateur. Et, pour ma part, j'inclinerais à l'introduire sans façon dans le groupe des Renaissances ; non que M. Viéld Grifflin soit le moins du monde un disciple de Moréas, encore qu'il doive à l'auteur d'*Agnès* d'importantes indications, mais on pressent chez le poète des *Cygnus* et du *Dyptique* l'énergie et la sève du renouveau. C'est le don souverain. Son art est court, tenu ; mais il en est le maître. Les choses, les rythmes, les mots ne lui sont point imposés par des spectacles de la vie ou des réminiscences symbolo-parnassiennes. Il les choisit, et c'est pourquoi il lui arrive d'ordonner des fragments d'une bien rare perfection. Je préfère à tous le *Porcher*. Tout pénétré qu'il soit des ressouvenirs de Laforgue, ce poème a une existence, il vit, il chante, et ce qui vaut peut-être mieux, il nous charme. Je recommanderai aux amis des poètes, à ceux qui n'ont aucun préjugé contre le vers libre, la longue strophe :

FLAVIE.
Je l'ai revu un soir
Près de la source où je vais boire au soir...
Et quand, à bas, au crépuscule pâle,
Se lève l'horizon extrême...

Ne faudrait-il pas rattacher à M. Viéld Grifflin un singulier poète belge, M. Mocket ? Je nommerais encore, entre les excellents élèves de Verlaine, M. Ernest Raynaud, pour les délicieux sonnets trimétriques des *Cornes du Fauve* ; M. Charles Monck, qui est plutôt un critique, M. Fernand Mazade dont la poésie, M. Anatole France, « exprime les tristesses des choses et plaint les douleurs des cœurs » et de qui nous avons de beaux sonnets de quinze vers ; M. Charles Vignier, tenu, fragile, sensitif ; enfin, M. Maurice Muelerlinck, dramaturge puissant, écrivain imparfait et de qui l'on aimerait mieux ignorer les strophes maladroites, d'inspiration romantique, de *Sorres chaudes*, M. Westerland, qui met tant d'âme dans sa prose, ne pourrait-il écrire des vers moins secs et moins laborieux ? — Cette revue sera complète lorsque j'aurai joint au nom de M. Dumur, qui pratique à la suite de Paul Verlaine l'art de renouveler la prosodie française le nom de M. Du Jardin, qui trouve la simplicité tout auprès du dard et celui du fondateur de l'évolution-instrumentalisme, M. René Ghil qui s'obstine à nier à la mauvaise foi pour peu qu'on se permette de trouver ses vers ridicules. Qu'y faire, s'ils le sont ? — Mais ce sont des vers instructifs. Je ne vous conseille point de les lire ; jetez-y seulement un coup d'œil ; vous verrez clairement comment, le romantisme de Paul Verlaine ayant conduit à la décadence de la Impure, est descendu à bout, à son tour, à des formes

(1) Par une singulière révélation du langage, il se rencontre que le chef historique du romantisme se représente plus pour nous que l'enseignement esthétique de ses disciples et, comme l'a bien montré M. Brunetière, de ses modérateurs. Théophile Gautier et Théodore de Bauville, MM. Leconte de Lisle et Catulle Mendès. Toutes les divisions que nous imaginons tendent à le désigner de ses contemporains et à l'appeler proprement « romantique » que les poètes ne passionnent plus et de continuer comme Lamartine et Musset.

voisins de l'onomatopée des antiques primitives :

Où ! où ! aux nues haut et bas on...
Tirent-ils d'ails immense qui vire...

Cette phrase, si c'en est une, est tirée du *Dire du mieux* de M. René Ghil. — Ainsi vont nos poètes, les uns évoluant vers le cri animal, l'expression pure et simple de la joie et de la douleur, les autres ordonnant pour le plaisir stérile de les sauront mal qui est déjà le signe qu'ils les sauront mal qu'ordonner — des magnificences stériles et des formes pauvres de sens. On a vu que l'école romane avait été fondée pour tenter la synthèse de ces oppositions.

III

M. Jean Moréas était seul en mesure de commencer cette œuvre. Il avait traversé les deux états d'esprit qui l'avaient rendu nécessaire. Et, loin de s'y abandonner, il s'y était plutôt enrichi et développé. Parnassien, ou peu s'en faut, dans les *Syrtis*, son premier livre, il était devenu, dans les *Contimes*, un romantique ; l'instrument de Verlaine l'avait charmé, il en avait tiré plus d'une harmonie à laquelle le maître n'avait point songé. Et, avant de tenter la moindre nouveauté, il s'était tout à fait rompu au maniement des rythmes traditionnels. Il serait bien facile de citer de lui de beaux alexandrins dans la manière des Classiques, des Romantiques, des Parnassiens ; et ceci lui confère, à mon sens, cette autorité qui s'attache aux hommes de métier. Que si ses tentatives ne donnent point, dès aujourd'hui, des mélodies facilement perceptibles à tous, souvenons-nous que l'habitude « est une grande source de tromperie et que nous avons dans l'oreille trois siècles de métrique trop régulière. Souvenons-nous surtout que peu de personnes, en France, savent lire les vers ; combien de comédiens prennent seulement garde aux coupes de Racine ? Et Lamartine instruit au tic tac régulier des vers de *Méropé*, n'est-il pas écrit que les rythmes de La Fontaine étaient « sans harmonie » ? Défions-nous en poésie des conceptions arbitraires, des règles mortes, des formules. On me dit : où le rythme devient irrégulier, une forte rime est indispensable pour marquer la mesure ; et je répondrai seulement par la lecture de ces vers qui violent et ne se montrent point inférieurs pour cela :

Je n'agis en bord d'une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lys
Y poussent dans le sable. Ah ! j'ai eu la face
Triste, les pâles lys de la mer pâles !
Muses, les corps d'ails, les tiges allongées
Des lys de la mer pâles !

Je n'en suis rien, ni l'éclosion de la son-
d'éclosion de la son-

naitre les raisons des choses, mais je suis sûr certain que (peut-être grâce aux retours merveilleux de l'accent tonique) ces vers sont d'une qualité rythmique admirable. Je vous prie de noter aussi comme la phrase est pure, le tour svelte, la ligne élégante et finie. C'est là que M. Moréas m'apparaît un classique. Et, sachant ce qu'il vaut, il va par le monde prêchant aux jeunes hommes de le suivre.

L'apôtre qui lui fait, à cette heure, le plus d'honneur est sans doute M. Raymond de la Tailhède, quel'on salue à dix-huit ans comme un poète de génie et qui n'a point cessé d'agrandir, d'année en année, les vastes espérances de ses amis. Son « Triomphe » qu'il récita un soir chez M. Leconte de Lisle, au milieu des poètes qui l'environnaient, le marqua et le couronna. Les vieux maîtres sentent bien que cet adolescent venait d'épouser leur science. Une grande douleur, la mort de Jules Tellier, qui avait été son conseiller et son ami, et l'avait dirigé dans les lettres latines et grecques, frappa M. Raymond de la Tailhède ; ses poèmes perdirent un son puissant et triste que personne ne connaissait. Toutes les opulences romantiques et parnassiennes brûlèrent sur le triple bûcher élevé « à la mémoire de Jules Tellier ». M. de la Tailhède garda pendant un an un silence morne. C'est l'apparition du *Pitres* posthume, la conception de l'idée romane qui rendirent au nouveau Pindare, la vigueur et la joie ; et en quelques saisons, il trouva le secret d'une grande œuvre nouvelle dont le rapide accroissement surprit tous les jeunes esprits. Il vient de livrer aux revues divers fragments d'un poème de la *métamorphose des fontaines* ; j'y sens la pure moelle du XVIII^e siècle, et tout ce que deux siècles de réflexion d'édification et d'érudition ont pu faire pour préciser et pour ranoverer nos réminiscences antiques :

Saisissant maintenant la lyre qui rayonne
A mon bras parfumé de fleurs
Et montent sur la char des deux Muses mes sœurs
Qu'un éclair rapide environne
Je vous, plus que l'amour, adieu à la Beauté
Par elle à la mort blanchissent les veilles
Comme elle redoutable, implacable et puissante
Et fleur de la félicité.

Adolescent vaincu court par les vallées
Parallèle du faune aux doubles cornes d'or
Fréquenté les sommets où Delphes l'œuvre écor
De s'épandre indéchiffrable les veilles
Le mystère des dieux est au borduit caché
Dans les ramèdes de la couronne des victoires
Aux lieux où disparaît le palais de Psyché
L'éclosion de la son-

Je n'en suis rien, ni l'éclosion de la son-
d'éclosion de la son-

bien clair pour moi que c'est M. Raymond de la Tailhède en qui triompheront les rythmes inventés avec tant d'art et une si admirable sûreté par M. Jean Moréas. Et moi, je crois, le grand œuvre.

Pour M. du Plessy et pour M. Ernest de Lamoignon, qui sont aussi des adhérents de la école romane, l'un est l'auteur d'un de nos plus petits volumes de sonnets véritablement j'ai désigné tout à l'heure. Elles ont des exquises, ces *Cornes du Fauve* et nous ne de leur charme n'a parié. C'est que M. de Lamoignon, peu content de chercher dans le plus pur des disciples de Verlaine, a voulu tenter la même qualité de sonnet, la forme contraire voilée du mieux qui a pu être des fines beautés de ses poésies, et il a des ce temps, le goût de l'harmonie, et dieux l'en ont récompensé en le faisant des de péchés avant que de trouver le secret d'Althous. Ses mystifications sont plus rendu célèbre depuis une année, et il me montre un sérieux maître. Il a des amis de M. Jean Moréas, c'est lui qui a le plus contribué à dégarer la poésie aède des anciennes compromissions. Sa *Dedace à Apollodore* qu'il lut, Lamartine, au banquet de la rue Soufflot, est remprie du divin souvenir de Jules Tellier. M. de la Tailhède garda pendant un an un silence morne. C'est l'apparition du *Pitres* posthume, la conception de l'idée romane qui rendirent au nouveau Pindare, la vigueur et la joie ; et en quelques saisons, il trouva le secret d'une grande œuvre nouvelle dont le rapide accroissement surprit tous les jeunes esprits. Il vient de livrer aux revues divers fragments d'un poème de la *métamorphose des fontaines* ; j'y sens la pure moelle du XVIII^e siècle, et tout ce que deux siècles de réflexion d'édification et d'érudition ont pu faire pour préciser et pour ranoverer nos réminiscences antiques :

Saisissant maintenant la lyre qui rayonne
A mon bras parfumé de fleurs
Et montent sur la char des deux Muses mes sœurs
Qu'un éclair rapide environne
Je vous, plus que l'amour, adieu à la Beauté
Par elle à la mort blanchissent les veilles
Comme elle redoutable, implacable et puissante
Et fleur de la félicité.

Adolescent vaincu court par les vallées
Parallèle du faune aux doubles cornes d'or
Fréquenté les sommets où Delphes l'œuvre écor
De s'épandre indéchiffrable les veilles
Le mystère des dieux est au borduit caché
Dans les ramèdes de la couronne des victoires
Aux lieux où disparaît le palais de Psyché
L'éclosion de la son-

CHARLES MAURRAS.

